

« Tu as mes mains, tu as mes yeux »

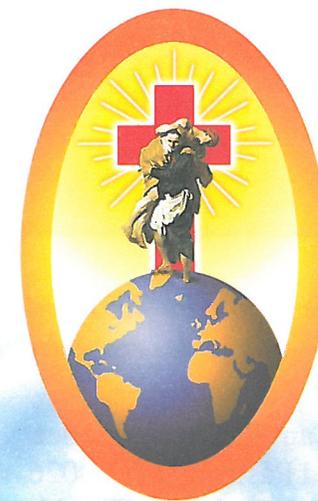
Seigneur, tu n'es plus parmi nous
avec ton corps de chair et de sang,
mais tu veux que je sois ta présence
pour les frères et sœurs d'aujourd'hui.
Tu n'as plus de mains, mais tu as mes mains,
pour porter secours au malade,
caresser le visage du vieillard.
Tu n'as plus tes yeux, mais tu as mes yeux
pour regarder celui que personne ne voit,
lui faire sentir qu'il existe.
Tu as ma bouche et mon sourire, pour réveiller
le goût de vivre
chez tous ceux qui l'ont perdu.
Chacun de mes actes, Seigneur, peut devenir
un sacrement,
si c'est ton Esprit qui l'anime.
Donne-moi la dimension divine et sacrée
de ma vie, des mes rencontres,
de mes activités, pour qu'elles acquièrent
un sens ultime,
un goût d'éternité.
Que mon action soit ton action,
mon engagement, ton engagement.
Donne-moi par-dessus tout, la force d'aimer
toujours mieux, toujours davantage. Amen.

Henri Boulard, Jésuite.

Kere Yano Wilson, M.T.



n°103



Février 2009

Bulletin de la Famille Camillienne de France



SOMMAIRE

. Editorial

Anne-Marie Huet

p 1

. Message du Saint-Père Benoît XVI à l'occasion de la XVII journée mondiale du malade

p 2

. Mais qui es-tu Jésus ?

Père André Pernet

p 6

. Témoignage : L'aumônerie : quelle occupation ! ...

Françoise Rérat

p 12

Toute personne désireuse de rejoindre la Famille Camillienne de France doit se faire connaître auprès des responsables à l'adresse ci-dessous :

Famille Camillienne de France
179 bis, bd Pasteur, B.P. 60026
94363 BRY-SUR-MARNE Cédex
E-mail : famillecamiillienne@yahoo.fr
Site : <http://famille.camillienne.free.fr>

Tarifs :

Participation aux frais du bulletin : 23 € (10 numéros par an)

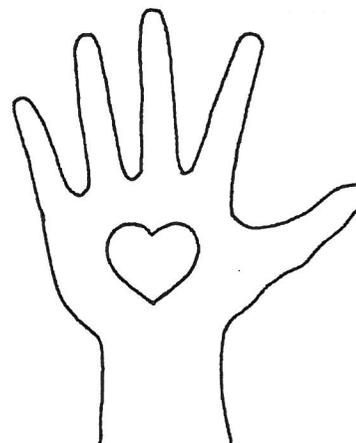
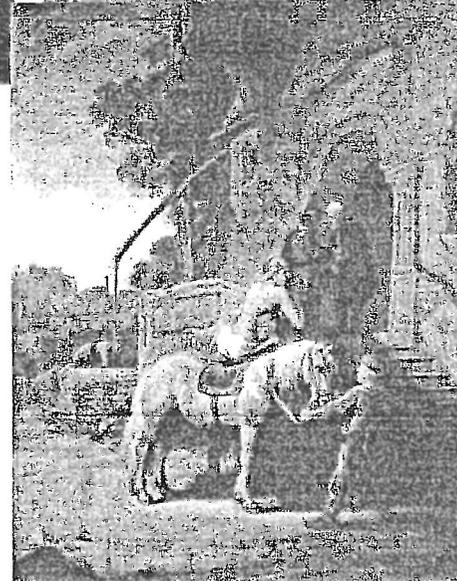
Soutien : tarif libre

Prochain bulletin : mars 2009

Comité de Rédaction

Père José Wilson Correia da Silva - Marie-Christine Brocherieux - Simone Bonifaci
Anne-Marie Huet - Augustine Manga Nana - Marie-Josèphe Morteau - Joseph Rey

Maquette de couverture réalisée par Mathieu Lasne



Madame, d'être venue » sont devenus pour moi une joie qui me fait chaud au cœur.

« Prions pour les malades » entend-on souvent.

Je prie maintenant pour des visages, derrière lesquels se cachent des souffrances que le Seigneur connaît, je les aime à ma façon.

Tout ce que je viens de décrire, ce sont les malades qui m'y ont fait penser. Ils me le font découvrir chaque lundi, à leur façon et chaque fois différemment. C'est ce qu'ils m'apportent.

Il faut avoir mis un pied dans une aumônerie pour se rendre compte de son importance et de son utilité. Une Eglise qui ne s'occuperait que des jeunes, des actifs et des bien portants, ne serait pas digne de ce nom. Il faut faire rentrer les malades par la grande porte, dans la communauté ecclésiale. La fin de vie est aussi importante que tout le reste de l'existence. Bravo à ceux qui le comprennent et oeuvrent dans l'ombre !

Ma conclusion : l'aumônerie est l'Eglise des vivants qui vont à la rencontre de l'Eglise des malades

L'aumônerie à l'hôpital, à l'armée, celle des prisons, celle des étudiants me font penser aux demeures variées dans la maison du Père dès ici-bas ?

On est loin de la question souvent entendue depuis mon aventure : « avez-vous retrouvé quelque chose pour vous occuper »

Oui ! mais quelle occupation !

*Françoise Rérat,
membre de l'aumônerie, Hôpital St Camille*

EDITORIAL

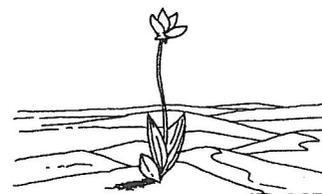
Chers amis,

En ce mois de février, où nous célébrons Notre-Dame de Lourdes, et où, comme chaque année, le pape nous invite à accompagner nos malades d'une manière plus attentive, à l'occasion de la journée mondiale qui leur est consacrée, le 11 février, nous vous engageons aussi à prier plus intensément pour les membres souffrants des communautés qui nous sont proches : nos familles, nos amis, nos collègues, les membres de nos familles spirituelles et bien sûr les lecteurs et lectrices de notre bulletin.

Que le Seigneur, qui n'a pas fait pour lui-même l'économie de la souffrance afin de nous témoigner son amour, nous donne d'être en vérité plus attentifs et plus fraternels auprès de ceux qui souffrent, pas seulement par nos paroles mais bien par nos actes.

Demandons aussi à Marie, notre Mère, pleine de sollicitude et de compassion, la grâce pour nous de savoir les entendre et leur offrir les mots qui conviennent.

Anne-Marie Huet



**MESSAGE DU SAINT-PERE BENOIT XVI
A L'OCCASION DE LA XVII EME JOURNEE MONDIALE
DU MALADE – 11 FEVRIER 2009**

Chers frères et sœurs,

La Journée mondiale du Malade qui est célébrée le 11 février prochain, en la mémoire de Notre Dame de Lourdes, sera l'occasion pour les communautés diocésaines de se rassembler autour de leur évêque pour des moments de prière, de façon à réfléchir et décider d'initiatives de sensibilisation à propos de la réalité de la souffrance. L'Année Saint-Paul que nous célébrons, offre une occasion propice pour s'arrêter et méditer avec l'apôtre Paul sur le fait que, « de même en effet que les souffrances du Christ abondent pour nous, ainsi, par le Christ, abonde aussi notre consolation » (2 Co 1, 5). Le lien spirituel avec Lourdes rappelle en outre à notre esprit la sollicitude maternelle de la Mère de Jésus pour les frères de son Fils, « qui sont encore des pèlerins et qui sont en butte aux dangers et aux misères jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la félicité de la patrie » (*Lumen gentium*, 62).

Cette année, notre attention se porte surtout sur les enfants, les créatures les plus faibles et sans défense et, parmi eux, les enfants malades et souffrants. Il y a de petits êtres humains qui portent dans leur corps les conséquences de maladies invalidantes et d'autres qui luttent contre des maux aujourd'hui encore inguérissables en dépit du progrès de la médecine et de l'assistance de bons chercheurs et professionnels de la santé. Il y a des enfants blessés dans leur corps et dans leur âme du fait des conflits et des guerres, et d'autres qui sont victimes innocentes de la haine insensée des adultes. Il y a les enfants « des rues », dépourvus de l'amour d'une famille et abandonnés à eux-mêmes et des mineurs profanés par des gens abjects qui violent leur innocence, provoquant en eux une plaie psychologique qui les

- Il y a les gentils : « merci pour votre visite , asseyez-vous, comment vous appelez-vous ? »

« Je penserai à vous jusqu'à ma mort, m'a dit un jour une dame. »

Nous ne savons pas ce que nos propos apportent aux malades. Ce qui est certain, c'est l'Esprit Saint qui les prononce par notre bouche.

En prononçant le mot d'aumônerie catholique, nous venons, en quelque sorte, leur rappeler qu'ils ont été baptisés, qu'ils ont servi la messe qu'ils ont été au « caté », qu'ils se sont mariés à l'église et c'est encore l'Eglise qui vient se pencher sur eux et leur offrir le secours de ses sacrements, alors qu'ils sont séparés par la maladie de la communauté des bien portants.

Si l'on affirme que nous sommes tous égaux devant Dieu, la maladie en est vraiment la parfaite illustration ; jeune, vieux, riche, pauvre en sont tous réduits au même point : le lit, la perfusion, l'opération, la souffrance, l'angoisse, le questionnement.

Alors, que m'apporte de visiter les malades ?

La découverte de tout ce que je viens de décrire.

- J'ai aussi compris, que le véritable amour est celui qui est gratuit. Aimer son mari, ses enfants, ses parents, ses amis, se dévouer pour eux, c'est bien, c'est même très bien, c'est de l'affection.

Se pencher dans l'ombre sans se faire voir, sans le proclamer, dans le silence des chambres, sur des inconnus pour leur montrer qu'ils comptent aux yeux de l'Eglise, ne rien attendre d'eux en retour (sinon d'être bien fatigué en fin de visite) je pense que c'est là une merveilleuse façon d'aimer. Le beau sourire d'un visage sans expression à mon arrivée, mais rayonnant à mon départ, les « merci,

vie que le monde nous propose avec la pauvreté, la maladie qui nous atteint tous.

Deux mondes qui s'ignorent.

En entrant dans la chambre des malades, nous leur apprenons qu'ils ne sont pas oubliés, nous leur témoignons que leur aspect physique, leur maladie ne détériore en rien leur dignité d'homme ou de femme et nous venons leur montrer qu'ils sont grands aux yeux des bien portants, qu'ils sont digne d'intérêt et qu'ils sont aimés par des inconnus qui donnent de leur temps pour leur apporter en toute simplicité le message de l'Eglise : ils sont aimés du Seigneur.

Leur montrer qu'on les aime, qu'ils ne sont pas oubliés qu'ils tiennent une place dans le cœur et la pensée des visiteurs ; se réjouir avec eux quand ils avancent « je pars demain ». Leur faire apprécier les bons soins qu'ils reçoivent, l'amélioration de leur santé, leur parler de leur chance de pouvoir être soignés, je pense tout cela ouvre un peu la porte de leur cœur pour laisser Jésus entrer. Il faut leur apporter la paix, le calme, je dirais presque le recueillement.

Naturellement chaque personne est unique et il n'a rien perdu de sa personnalité.

- Il y a ceux qui vous renvoient d'un geste de la main « non merci » comme je le ferais à un témoin de Jéhovah venu sonner à ma porte !

- Il y a ceux qui sont plongés dans leurs mots fléchés et qui vous répondent sans vous regarder.

- Il y a ceux qui doivent certainement vivre seuls, repliés sur eux même, isolés, décidés depuis toujours à ne fréquenter personne, ceux qui ont été blessés dans leur affection.

- Ceux qui éclatent littéralement, plein de reproches à l'égard de Dieu

- Ceux qui écoutent et semblent réfléchir

marquera pour le reste de leur vie. Et puis l'on ne peut pas oublier le nombre incalculable de mineurs qui meurent de soif, de faim, de manque d'assistance sanitaire, ni les petits exilés de leur propre terre et réfugiés avec leurs parents à la recherche de conditions de vie meilleures. De tous ces enfants s'élève un cri de douleur silencieux qui interpelle notre conscience d'hommes et de croyants.

La communauté chrétienne, qui ne peut rester indifférente devant des situations aussi dramatiques, ressent le devoir impératif d'intervenir. En effet, l'Eglise, comme je l'ai écrit dans l'encyclique *Deus Caritas est*, « est la famille de Dieu dans le monde. Dans cette famille, personne ne doit souffrir par manque du nécessaire » (25, b). C'est pourquoi je souhaite que la Journée mondiale du malade aussi offre aux communautés paroissiales et diocésaines l'occasion de prendre toujours plus conscience d'être « famille de Dieu », et je les encourage à rendre perceptible dans les villages, les quartiers et dans les villes l'amour du Seigneur qui dit que « dans l'Eglise elle-même en tant que famille, aucun membre ne doit souffrir parce qu'il est dans le besoin » (*ibid.*). Le témoignage de la charité fait partie de la vie même de chaque communauté chrétienne. Et depuis le début, l'Eglise a traduit les principes évangéliques en gestes concrets, comme nous le lisons dans les Actes des Apôtres. Aujourd'hui, étant donné les changements dans l'assistance sanitaire, on ressent le besoin d'une collaboration plus étroite entre professionnels de la santé travaillant dans les différentes institutions sanitaires et les communautés ecclésiales présentes sur le territoire. Dans cette perspective, la valeur d'une institution liée au Saint-Siège comme l'Hôpital pédiatrique « Bambino Gesù » qui célèbre cette année ses 140 ans, est confirmée en tout point.

Plus encore, puisque l'enfant malade appartient à une famille qui partage sa souffrance souvent avec des inconvénients et des difficultés graves, les communautés chrétiennes ne peuvent pas ne pas prendre en charge aussi l'aide des noyaux familiaux frappés par la

maladie d'un fils ou d'une fille. A l'exemple du « Bon Samaritain », il faut se pencher sur les personnes si durement éprouvées et leur offrir le soutien d'une solidarité concrète. De cette façon, l'acceptation et le partage de la souffrance se traduit par un soutien utile des familles des enfants malades, en créant chez elles un climat de sérénité et d'espérance, en leur faisant sentir autour d'elles une famille plus vaste de frères et de sœurs en Christ. La compassion de Jésus pour les pleurs de la veuve de Naïm (cf. *Lc 7, 12-17*) et pour l'implorante prière de Jaïre (cf. *Lc 8, 41-56*), notamment, constituent des points de référence utiles pour apprendre à partager les moments de peine physique et morale de tant de familles éprouvées. Tout cela présuppose un amour désintéressé et généreux, reflet et signe de l'amour miséricordieux de Dieu, qui n'abandonne jamais ses enfants dans l'épreuve, mais leur fournit toujours des ressources admirables de cœur et d'intelligence pour être en mesure de faire face adéquatement aux difficultés de la vie.

Le dévouement quotidien et l'engagement continuels au service des enfants malades constituent un témoignage éloquent d'amour de la vie humaine, en particulier pour la vie de qui est faible et complètement dépendant des autres. Il faut en effet affirmer avec vigueur la dignité absolue et suprême de toute vie humaine. Au fil du temps, l'enseignement de l'Eglise qui proclame sans cesse : la vie est belle et elle doit être vécue en plénitude même lorsqu'elle est faible et enveloppée du mystère de la souffrance, reste inchangé. C'est vers Jésus crucifié que nous devons tourner notre regard : en mourant sur la croix, il a voulu partager la douleur de toute l'humanité. Dans sa souffrance par amour nous entrevoyons une participation suprême aux peines des petits malades et de leurs parents. Mon vénéré prédécesseur Jean-Paul II, qui, dans l'acceptation patiente de la souffrance, a offert un exemple lumineux spécialement au crépuscule de sa vie, a écrit : « Sur la Croix se tient le 'Rédempteur de l'homme', l'Homme de douleur qui a assumé en lui les souffrances physiques et morales des

groupe de l'aumônerie. Pourquoi ne viendrez-vous pas visiter les malades ? Réfléchissez, prenez votre temps.

J'ai tout de suite compris que le Seigneur me parlait, et qu'il m'appelait à une autre forme de témoignage. Il frappait à ma porte. Je ne savais pas trop à quoi correspondait cette forme de témoignage, mais je me suis surtout dit que je ne pouvais pas lui dire non. Comment me présenter un jour devant lui, en lui ayant dit « non, j'ai accepté tes grâces mais j'ai refusé de te servir »... impossible.

Dans l'évangile nous voyons Jésus poursuivi par des estropiés, des malades, des aveugles, des boiteux, des infirmes de toutes sortes, pour qui le seul recours de guérison c'était Lui. Et il guérissait non seulement les maladies et les infirmités des corps mais aussi celles des âmes, car celles-ci sont aussi atteintes par des maladies, des infirmités, le doute, la rancune, l'incompréhension, la haine, l'oubli etc...., etc....

L'Eglise a compris qu'elle devait prendre la suite du Christ : elle nous propose l'exemple des saints, qui chacun à leur façon, selon leur charisme, ont consacré une partie de leur vie à porter secours aux malheureux, à les nourrir, les héberger, les soigner, les accompagner.

Sainte Geneviève s'est souciée de nourrir les populations, Saint Vincent de Paul, Saint Camille de Lellis, Mère Térésa, Sainte Françoise de Romanie, Sainte Elisabeth de Hongrie se sont aussi penchés sur les malades et les pauvres en tout genre, les uns donnant leur fortune, les autres leur pauvreté, tous leur amour.

Vous m'avez dit : « Que vous apportent ces visites, cette mission ? »

Quand on franchit le seuil d'un hôpital, on quitte le monde de la vie, du stress, de la course dans le RER, de la débâcle boursière, de la compétition, pour entrer dans celui des blocs opératoires, des blouses blanches, des brancards, des perfusions, de la souffrance ; de la mort. Quel contraste et quelle prise de conscience de la vanité de la

TEMOIGNAGE

L'aumônerie : quelle occupation ! ...

Je voudrais, avant toute chose, expliquer, que pour moi, visiter les malades dans un hôpital, ce n'est pas un passe-temps à l'usage de personnes en mal d'occupation, « l'occasion de faire quelque chose ».

On m'a souvent dit : « vous avez retrouvé une occupation ! » eh bien, non. J'ai presque envie de voler dans les plumes de celui ou celle qui me dit cela.

En me demandant de vous exprimer mes découvertes, vous me donnez l'occasion de mettre de l'ordre dans mes idées, afin de répondre calmement à mes interlocuteurs !

Alors, pourquoi suis-je là ?

Depuis six ans, j'avais reçu mission du curé de ma paroisse, de conduire les obsèques en l'absence de prêtre. Je l'ai fait avec beaucoup de foi, car c'était pour moi l'occasion de dire Jésus-Christ à des personnes, à des familles qui l'avait plus ou moins oublié et de leur expliquer quelle part il peut prendre dans leur vie en lui apportant ce « plus sacré » qui fait la joie des chrétiens. C'était aussi pour moi, l'occasion de prier en public les prières de la liturgie, pour la faire pénétrer dans l'âme des gens.

Que de remerciements, d'écoute, de réflexions personnelles, de regrets sur le passé, n'ai-je pas entendus ! « Merci pour ce que vous m'avez dit, quel bon prêtre vous feriez ! »

A la suite d'une intervention, j'ai du, malgré moi, arrêter cette mission et l'aumônier de l'Hôpital St Camille, avec qui j'avais fait connaissance pendant mon hospitalisation, m'a proposé de rejoindre le

hommes de tous les temps, afin qu'ils puissent trouver dans l'amour le sens salvifique de leurs souffrances et des réponses fondées à toutes leurs interrogations » (*Salvifici doloris*, 31).

Je désire exprimer ici combien j'apprécie et j'encourage les Organisations internationales et nationales qui prennent soin des enfants malades, particulièrement dans les pays pauvres, et qui offrent leur contribution, avec générosité et abnégation, pour leur assurer des soins adéquats et pleins d'amour. J'adresse en même temps un appel fervent aux responsables des Nations afin que l'on mette en place des lois et des mesures en faveur des enfants malades et de leurs familles. Toujours, mais plus encore lorsque la vie des enfants est en jeu, l'Eglise, pour sa part, se rend disponible pour offrir sa collaboration cordiale dans son effort pour transformer toute la civilisation humaine en « civilisation de l'amour » (cf. *Salvifici doloris*, 30).

Pour conclure, je voudrais exprimer ma proximité spirituelle à vous tous, chers frères et sœurs, qui souffrez de quelque maladie. J'adresse une salutation affectueuse à ceux qui vous assistent : aux évêques, aux prêtres, aux personnes consacrées, aux agents de santé, aux bénévoles et à tous ceux qui se dévouent avec amour pour soigner et soulager les souffrances de qui est aux prises avec la maladie. Une salutation toute spéciale est pour vous, chers enfants malades et souffrants : le pape vous embrasse avec une affection paternelle ainsi que vos parents et vos familles, et il vous assure de son souvenir spécial dans la prière, vous invitant à vous confier à l'aide maternelle de la Vierge Immaculée, que nous avons encore contemplée lors du dernier Noël, alors qu'elle serrait dans ses bras avec joie le Fils de Dieu fait petit enfant. En invoquant sur vous et sur chaque malade la protection maternelle de la Vierge Sainte, santé des Malades, j'accorde à tous de tout cœur une bénédiction apostolique spéciale.

Du Vatican, le 2 février 2009

BENEDICTUS PP.XVI

La journée est célébrée cette année au niveau diocésain

MAIS QUI ES-TU, JESUS ?

Père André Pernet, M.I.

Les siècles passent, et Jésus et son message de vie, de liberté, d'amour demeurent toujours bien d'actualité.

Encore, toujours, partout, la vie, les paroles, les actes de Jésus séduisent des foules immenses.

On peut vraiment parler de l'Évangile comme d'une sagesse à dimension universelle et profondément humaniste, qui continue à interpellier le monde. Le sens et la portée du message de Jésus sont toujours à découvrir, redécouvrir, à vivre et à déployer dans notre monde aujourd'hui.

Un jour, Jésus, le charpentier de Nazareth, a quitté sa famille, ses amis, son village. Il laisse son métier et une vie paisible et sans histoire. Il a trente ans, et il part vers ce qui semble être sa voie. Il passe un temps au désert et prend sûrement là un peu plus conscience de sa mission. Puis, voyageur itinérant, il va de villes en villages.

Il rencontre beaucoup de monde. Les gens disent qu'il parle bien. Il sait plein de choses, il est un peu poète, il a une très grande connaissance des Saintes Écritures, et sa parole jaillit avec une souveraine liberté. Des disciples le rejoignent et l'accompagnent dans ses pérégrinations.

Il se découvre d'importants pouvoirs. Il pratique des guérisons et des exorcismes. Très vite on lui fait une réputation de prophète, très indépendant, disant ouvertement ce qu'il pense.

Il fréquente les synagogues et y commente souvent les Écritures. Il a de nombreuses discussions avec les docteurs de la Loi

Qui donc es-tu Jésus ? Voilà une toute petite réponse à cette fameuse question. J'aimerais dire encore combien Jésus compte pour moi.

J'aime ce Jésus qui, envers et contre tout, avec force et courage, avance jour après jour dans une fidélité absolue à son choix de vie et d'amour. Jésus incarne pour moi quelqu'un d'extraordinaire, de merveilleux, qui me passionne, me vivifie et m'entraîne à le suivre. Avec lui, je veux faire advenir, à ma petite mesure, un monde plus humain, plus fraternel.

Je voudrais savoir porter sur l'autre, sur celui qui croise mon chemin, un regard neuf qui réchauffe, redonne confiance, recrée la vie. Je voudrais offrir à l'autre une écoute attentive, bienveillante, aimante ; lui offrir l'amitié, le dynamisme, la solidité, la joie de vivre dont je suis capable ; savoir porter avec lui son malheur, sa souffrance, son désespoir ; essayer de donner envie de vivre.

En conclusion encore, voici quelques belles citations qui me parlent bien.

« Ne jamais oublier d'aimer exagérément, c'est la seule bonne mesure. » Christiane Singer, « Derniers fragments d'un long voyage » Albin Michel 2007 p. 17

« Ce qu'il a fait en son lieu et temps, nous avons à le faire en le nôtre. » Maurice Bellet « Le Dieu sauvage. Pour une foi critique. » Bayard 2007 p. 107

« Dieu, c'est quand tu es bon, quand tu es vrai, quand tu aimes, quand tu deviens transparent, lumineux à la vie ; il n'est que formule en dehors de cela. » cité par Marc Donzé « Prier 15 jours avec Maurice Zundel » Nouvelle Cité 1997 p. 104

« L'important n'est pas de savoir si l'on sera vivant après la mort, mais d'abord d'être dès à présent vivant avant la mort. » Zundel, cité par Paul Abela « Je crois mais parfois autrement » L'Harmattan 2002 p. 77

Ce sont alors les tribunaux, la condamnation, l'exécution, l'horrible crucifixion.

A toute cette injustice et cette terrible violence Jésus répond par un formidable courage et le pardon à ses bourreaux. Il ne renie rien de ce qui faisait sa vie. Il donne le témoignage radical d'une fidélité sans faille à ses idées et ses choix de vie. Jusqu'au bout aussi, même dans l'angoisse et l'épouvantable souffrance, il proclame son amour des hommes et du Père.

Nous sommes tous nous aussi confrontés au terrible et incompréhensible problème de la souffrance et du mal.

Pourquoi la souffrance horrible de tant de gens ? Pourquoi la souffrance révoltante des enfants ? Pourquoi la guerre, la misère... ?

Ce sont nos éternelles questions. Jésus ne nous a jamais donné de réponses. Toutefois, si on sait lire sa vie et notamment sa Passion, on pourra y découvrir un certain enseignement.

Comme le dit Frédéric Lenoir¹ : « Jésus apporte juste un geste : sa propre traversée de l'énigme du mal. Mais en l'acceptant librement quand il ne peut pas l'éviter, il indique au croyant qu'il existe une manière d'accepter la douleur inévitable - une maladie, un deuil, l'angoisse, l'approche de la mort - qui peut faire grandir le cœur de l'homme, l'ouvrir à des dimensions de compréhension, d'amour et de compassion insoupçonnées. Jésus ne cherche pas à supprimer le tragique de l'existence. Il l'assume pleinement. »

Trois jours après la crucifixion, Jésus est ressuscité, il est apparu plusieurs fois à ses amis. Il est devenu alors inévitablement pour eux le Christ vivant, le Seigneur. Alors, animés de l'Esprit de Jésus, les disciples se mettent à annoncer partout le message de Jésus, la divinité de Jésus.

¹ Frédéric Lenoir « Le Christ philosophe » Plon 2007 p. 70

qui le questionnent abondamment. Fréquemment il s'écarte de leur dogmatisme et critique leur rigorisme.

Selon lui, on peut enfreindre la sacro-sainte loi du sabbat, si c'est pour rendre un service important à quelqu'un.

Même ouverture de Jésus concernant les règles de pureté et les règles alimentaires.

Pour Jésus, les règles, les lois, les rituels sont évidemment à respecter, mais ils sont toujours des moyens et non des fins.

Pour lui cette religion qu'on pourrait appeler toute extérieure est une bonne chose, mais il faut aussi progresser vers une spiritualité plus intérieure. Et puis surtout, Jésus souhaite qu'on agisse de façon pleinement responsable et en suivant sa conscience.

On est toujours fortement étonné et interpellé en constatant la puissance d'accueil et d'amour de Jésus.

Il accueille tout le monde, tous ceux qui se pressent autour de lui. Il accueille les hommes, les enfants, les femmes aussi, et on ne manque pas de le lui reprocher. Il ne condamne pas la femme adultère, il parle à la Samaritaine, une non-juive, il se laisse toucher par une femme de mauvaise vie. Pour Jésus, la femme est pleinement l'égale de l'homme, et ça, c'est franchement révolutionnaire pour l'époque.

On voit aussi Jésus fréquenter des publicains, ces gens très mal vus, qui collectaient les impôts pour le compte des Romains. Jésus va même manger chez le publicain Zachée.

Avec Jésus on est bien loin aussi de la fameuse loi du talion « œil pour œil, dent pour dent ». Pour lui c'est toujours l'amour du prochain qu'il faut pratiquer et cela sans conditions. Même ceux qu'on n'a pas envie d'aimer, même les ennemis, il faut les aimer.

Jésus va très loin également dans son enseignement. Il y a le fameux sermon sur la montagne et notamment les Béatitudes Mt 5, 3-11.

Pour lui, les « heureux » ce ne sont pas les forts, les puissants, les riches. Les « heureux », les premiers, ce sont les pauvres de cœur, les doux, les pacifiques, les miséricordieux. Ceux qui ont faim et soif de justice seront rassasiés, ceux qui pleurent riront, aux miséricordieux on fera miséricorde. Habituellement on considérait la puissance, la richesse, la force comme des bénédictions de Dieu. Jésus voit sûrement les choses un peu différemment. En tout cas il montre bien que les favorisés doivent se faire proches des pauvres et de ceux qui souffrent. Ils doivent les aider, prendre soin d'eux, et partager. On pense évidemment à la parabole du pauvre Lazare et du riche.

Jésus, lui, se fait tout proche des pauvres, des malades, des mal-aimés. Il aime totalement. Quelle écoute, quelle attention, quelle présence, quelle qualité d'amour chez lui. Toute personne a pour lui une valeur infinie, inestimable. Quelle force d'engagement au service de l'autre chez Jésus. Toujours il désire l'épanouissement, le bonheur, la liberté de l'autre. Il se penche sur sa détresse, sa solitude, sa fermeture. Il l'aide à se reprendre, à se retrouver, à devenir heureux et libre. Il invite à se débarrasser de tout ce qui entrave la vie : les peurs, les jalousies, les querelles, les rivalités, les intolérances, le passé lourd et traumatisant.

Jésus cherche toujours et partout à redonner la joie, la confiance, l'espérance. Sans cesse aussi il renvoie vers les autres, car on est avec les autres et pour les autres.

Il est évident pour Jésus que tous les hommes sont frères et doivent le devenir toujours davantage. Ces belles idées de fraternité et aussi d'égalité entre les hommes sont vraiment nouvelles. On est tout proche des Droits de l'Homme.

On ne peut que s'émerveiller devant cette étonnante violence d'amour de Jésus, devant sa folie d'amour et d'ouverture à tous, et particulièrement aux pauvres et aux exclus.

Pour Jésus il n'y a d'ailleurs qu'un seul et unique commandement : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée, et tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (Mt 22, 36-40)

A chacun d'aimer Dieu, le Dieu amour, le Dieu Père, qui aime chacun comme un père, comme une mère, un vrai père, une vraie mère. A chacun d'aimer chaque personne, car chaque personne est aimée de Dieu et compte infiniment pour Lui.

De plus en plus Jésus apparaît pour les gens comme bien plus qu'un prophète. Son enseignement et ses actes en sont assez bien la preuve. Il arrive parfois aussi à Jésus de se présenter lui-même un peu clairement :

« Je suis la lumière du monde. Celui qui vient à ma suite ne marchera pas dans les ténèbres, il aura la lumière qui conduit à la vie. » (Jn 12, 46) « Je suis le chemin et la vérité et la vie. Personne ne vient au Père, si ce n'est par moi. » (Jn 14, 6)

« Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? » (Jn 14, 10)

On imagine que des paroles fortes comme celles-là, certaines prises de position de Jésus, sa remise en question aussi de quelques certitudes pourtant bien établies et puis son amour débordant pour tous, tout cela commençait à perturber et choquer des mentalités étroites. Les autorités religieuses et politiques s'inquiètent aussi de sa très grande popularité, car il attire les foules, et décident de se débarrasser de ce Jésus, qui commence vraiment à devenir gênant pour eux.